

nouveau Chacha était dans la misère. Cependant „malgré sa gêne, écrit Foa, il se fit respecter et garda toujours à Wydah un grand prestige“. Selon le même auteur, il invita à Ouidah le gouverneur portugais des îles San-Thomé et du Prince, qui fut son hôte pendant un mois. „A la suite de longs entretiens avec le Chacha, poursuit Foa, le gouverneur José Marquiz fit réoccuper militairement le fort portugais depuis longtemps abandonné, et nomma Isidoro da Souza gouverneur du fort, avec le grade honoraire de lieutenant-colonel d'infanterie de marine. Une milice composée de noirs brésiliens et d'indigènes, équipés par le Chacha, vint renforcer la garnison du fort“. Il mourut en 1858, date de la mort du roi Guézo.

DOCUMENTS ET COMMUNICATIONS

EXTRAITS DE FRAGMENTS DU *SIYĀḤATNĀME* D'EVLIYĀ ĆELEBĪ CONCERNANT L'AFRIQUE NOIRE

L'oeuvre en dix volumes intitulée *Siyāḥatnāme* (nommée aussi *Ta'riḥ-i Seyyāḥ*), écrite par Evliyā Ćelebī, grand voyageur¹, est du nombre des monuments les plus importants de la littérature géographique turque. L'auteur, Evliyā ibn Dervīš Mehmed Zillī, né à Constantinople le 10 muḥarrem de l'an 1020 (25 mars 1611), a passé presque cinquante ans de sa vie à voyager. Au cours de ses expéditions, il a visité non seulement l'empire ottoman, mais aussi certains pays d'Asie, d'Europe et de l'Afrique. La date précise de sa mort n'est pas connue. Les derniers événements décrits dans le dixième volume, se rapportent à l'année 1682, d'où la supposition des savants qu'il sera mort, probablement, en 1683.

L'oeuvre d'Evliyā Ćelebī suscita différentes objections de la part des explorateurs, celle, par exemple, d'inexactitude quant au temps. En vérité, on a de la peine à admettre qu'Evliyā ait pu réellement faire tous les voyages qu'il décrit. On lui reproche aussi un surcroît d'imagination, un penchant pour l'exagération, le manque de précision dans les dates citées, enfin une transcription par trop fantaisiste des toponymes ce qui rend parfois très difficile l'identification de tel ou tel nom. Cependant, le motif essentiel à tout de reproches, c'est le fait que les oeuvres d'Evliyā Ćelebī ne sont pas jusqu'à présent connues à fond. Pour une appréciation critique définitive il serait nécessaire d'établir une chronologie complète ainsi qu'un itinéraire de ses voyages, liés étroitement aux événements politiques de l'époque. On ne saurait non plus exclure que beaucoup d'erreurs aient pu se faufiler par faute des copistes, l'original du *Siyāḥatnāme*, comme on le sait, n'ayant jamais été retrouvé². Quoi qu'il en soit, l'oeuvre ren-

¹ Cf., F. Babinger, *Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig 1927, p. 219—222.

² L'original du *Siyāḥatnāme* n'a pas été conservé; tout au moins n'a-t-il pas, jusqu'ici présent, été retrouvé. Nous avons seulement des copies provenant du XVIII^e s. (de l'an 1720 et de 1742); cf., H. Šabanović, *Evliya Ćelebiya Putopis*, Sarajevo 1957, t. I, p. 13—14.

ferme de si riches et de si authentiques informations dans le domaine de l'histoire de la culture et dans celui du folklore et de la géographie des pays que l'auteur lui-même a visités ou dont il a entendu parler au cours de ses voyages que, au point où nous en sommes, on ne prendra pas pour une exagération ce qu'a dit Hammer-Purgstall³ en plaçant *Siyāhatnāme* au rang des oeuvres les plus remarquables de la littérature turque.

Parmi les renseignements concernant des contrées situées en dehors du territoire de l'État ottoman il s'en trouve qui se rapportent à des pays et à des peuples de l'Afrique Noire. C'est chose difficile d'établir de façon sûre quels sont ceux que Evliyā a visités lui-même et ceux que — malgré ses allusions à de prétendus séjours — il aura décrits rien qu'en se basant sur des informations reçues. Les descriptions de ces pays ont été mises par l'auteur dans le dixième volume de son oeuvre. C'est donc là que nous apprenons des choses sur „l'État des sultans du Soudan“⁴, sur „l'État des sultans du pays des Funḡ“⁵, sur „l'État du peuple Afnū“ (Hausa) Bornū⁶, sur „l'État des rois Zülyezān“⁷, sur „l'État du roi du Berberistān“ (Barabra en Nubie) avec sa capitale Dunkīla (Dangola) (دولت ملک بربرستان)⁸, sur „l'État du peuple Qīrmanḡa“ (دولت آل قرامتة)⁹, sur „l'État du peuple Begevnski, situé dans le désert du côté de l'occident“¹⁰, et sur „l'État du peuple Begevnski“¹¹, et sur d'autres encore.

Les descriptions de ces États et de leurs habitants sont pour la plupart, fantaisistes, mais l'essentiel en demeure vrai, généralement. C'est pourquoi — comme le souligne A. Bombaci dans le travail consacré au voyage d'Evliyā Čelebi en Abyssinie¹² — il est inadmissible de trouver dans le fait que la description d'un pays renferme des traits

³ Hammer — Purgstall, *Des Osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Wien 1815, t. II, p. 455—456.

⁴ Evliya Čelebi, *Seyahatnamesi*, onuncu cilt, Istanbul 1938, p. 69.

⁵ *Ibid.*

⁶ Evliya Čelebi, *op. cit.*, p. 72.

⁷ *Ibid.*

⁸ Evliya Čelebi, *op. cit.*, p. 71.

⁹ Evliya Čelebi, *op. cit.*, p. 70.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² Cf., A. Bombaci, *Il viaggio in Abissinia di Evliyā Čelebi (1673)*, Roma 1943, Pubblicazioni dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, „Annali“ II, p. 260—261.

de fantaisie, voire quelque mensonge, un argument suffisant pour nier, qu'Evliyā n'ait jamais foulé le sol de ce pays, alors que mêmes traits apparaissent dans certaines descriptions de pays où l'auteur, sans aucun doute possible, se sera trouvé de sa personne. Dans le même travail, l'auteur (c'est-à-dire Bombaci) exprime son opinion sur la description de l'Abyssinie, description qui aurait peut-être pu avoir été rédigée en partie du moins d'après des informations entendues. Même s'il en était ainsi, Evliyā Čelebi aurait ramassé ces informations justement pendant son séjour en Soudan, pays qu'il visita, indubitablement¹³.

Le plus intéressants sont les passages où il parle de l'État Bornū, ainsi que de l'État Afnū, c'est-à-dire Hausa. Les textes, avec leur traduction française, sont reproduits plus bas.

Devleti May Bornu (دولت مای بورنو)

Gayet sünni hanbeliyyül mezheb melikdir Ve kavmi dahi kezalik mümin ve muvahhid kavimdir Padişahlarına May (مای) derler Meslâ May Sencal May Abbas ve May Sadık Sultan yerine May derler Sikkeleri yokdur Akçe yerine katır boncuğun Misirdan götürüb teber alırlar Melikleri ve nisvanları incu yerine başlarına katır boncuğun zeyn iderler Her sene huccaci Misıra sekiz ayda çöl aşarak gelirler Amma Misiri altun teberi ile ganimet iderler Hatta padişahları May Sencalüddin (مای سنجال الدین) bin deve malile hacca gitmek için Misıra geldikde hakir mülakat olmak müyesser oldu Namahreme avret gibi yüzün gözlerin setir idüb yüzü koyu uzanub yerde yatub öyle kelimat ider esmerüllevin bir âdem idi Hacca gidüb gelirken Akabede eccel akabesine uğrayub mürür idemeyüb Akabede öyle mes [tur] ve mahbus kaldı andan ve.

Devlet Ali Afnu (دولت آل آفنو)

Bunlar yedi kabiledir Bir kabilesi müslimdir Sikkeleri yok Hutberleri var Esmerüllevin kavimdir Öbür kavimleri dalâlet niydiğin bilmezler Amma sünnet olmadıklarından bunları gayri kavim cenk ile esir idüb Ucile ve Misirda fûruht iderler Ve bu cezirede nice mülûkler dahi vardır Amma hakir varub görmedim Amma şol kadar malûmum oldikim bu ruyi arzda nekadarmülebbes beni âdem varise bu Misir ceziresinde okadar uryan beni âdem var Ve.

¹³ Cf., A. Bombaci, *op. cit.*, p. 264.

L'État Māy Bornū (دولت ماي بورنو)

Le souverain est un sunnite de la fraction hanbalite. Son peuple, ainsi qu'il l'est lui-même, est pieux et fidèle au Dieu unique. Il nomme ses souverains „Māy“¹⁴ — p. ex.: Māy Sengāl, Māy 'Abbās ou Māy Šadiq. Ils emploient le mot Māy pour „sultan“. Ils ne possèdent leur [propre] monnaie. Ils importent d'Égypte de petites perles en verre en échange desquelles [l'Égypte] prend leur or¹⁵ en guise de monnaie. Les souverains, aussi bien que les femmes, ornent leurs têtes de ces bijoux en verre qui tiennent lieu de perles véritables¹⁶. Chaque année, partent pour l'Égypte des pèlerins qui doivent consacrer huit mois à franchir le désert¹⁷. Ils enrichissent l'Égypte de leur or. Même moi, tout indigne que je fusse, j'eus la chance de parler à leur souverain Māy Sengālu'd-dīn¹⁸ qui, sorti en pèlerinage, était venu en Égypte amenant ses 1000 chameaux. C'était un homme au teint sombre. S'étant voilé le visage, comme s'il eut été [pour moi] une femme étrangère, il se prosterna et [me parla] le visage contre le sol¹⁹. Bien que faisant un pèlerinage, il dut s'arrêter [en route] parvenu en 'Aqaba, à une gorge rocheuse qu'il ne réussit pas à franchir.

¹⁴ Māi est le mot qui, dans la langue kanuri, le principal dialecte du pays Bornū, signifie „roi“ — cf. J. Lukas, *A Study of the Kanuri Language*, London, New York, Toronto 1937, p. 224.

¹⁵ Teber — le mot a été mal transcrit. Il ne peut visiblement s'agir ici que de تبر — 'métal précieux (or ou argent) brut' — cf., J. T. Zenker, *Dictionnaire turc-arabe-persan*, Leipzig 1866, t. I, p. 252.

¹⁶ Nachtigall, voyageur allemand, en décrivant le vêtement des dames bornouennes de la seconde moitié du XIX s., énumère, parmi les parures qu'elles portent: les perles, les coraux, l'ambre jaune, ainsi que des ornements faites de verre ou de porcelaine — cf., G. Nachtigall, *Sahāra und Sudān*, Berlin 1879—1889, t. I, p. 651—652.

¹⁷ La route qui menait du Bornū en Égypte traversait le Fezzān et la Tripolitaine.

¹⁸ Sur la liste faite, d'après les chroniques indigènes, par H. Barth, voyageur allemand (vers le milieu du XIX s.), nous ne trouvons aucun Sengāl ni Sengālu'd-dīn, non plus qu'aucun 'Abbās ou Šadiq. Au temps ou avait lieu le pèlerinage d'Evliyā Čelebī, régnait en Bornū le roi 'Alī (1645—1684). Je pense qu'il est le même que Sengālu'd-dīn cité dans notre texte — cf., D. Westermann, *Geschichte Afrikas*, Köln 1952, p. 161—163.

¹⁹ Nachtigall décrit (*op. cit.*, t. II, p. 599—600, et illustration p. 600) son audience chez le roi de Bagirmi, pays attenante à Bornu. Il fut reçu par le roi, qui était tout enveloppé dans son burnous, le visage voilé par liām (un voile qui couvre la face) qu'il porte toujours. Ainsi Nachtigall n'a-t-il pu voir rien que le bout de son nez.

L'État du peuple Afnū²⁰ (دولت آل آفنو)

Il sont sept tribus. L'une d'entre elles professe l'islam²¹. Ils ne possèdent pas leur [propre] monnaie. Ils observent la *ḥuḫba*. Ce peuple est de teint sombre. Le reste des tribus ne sait pas que ce que c'est que *dalālet*²². Et les autres peuplades prennent en esclavage par moyen de guerre ceux d'entre eux qui ne sont pas circoncis [et] ils les vendent en Awgila²³ et en Égypte. Il y a encore beaucoup de souverains dans ces contrées, mais, bien que je fusse parvenu jusqu'à leur pays, je ne [les] ai pas vus. Au moins ai-je pu apprendre que dans ces régions l'on peut rencontrer autant d'hommes habillés, qu'on en rencontre de nus en territoire égyptien.

*

²⁰ Afnū (ou plutôt Afuno: cf., J. Lukas, *op. cit.*, p. 183) c'est, dans le langage kanuri (du Bornū), le nom du peuple Hausa. Sous la forme Afnū, nous trouvons ce nom, pour la première fois, chez al-Maqrīzī, auteur arabe — cf., sur ce point: J. Marquart, *Die Benin-Sammlung des Reichsmuseums für Völkerkunde in Leiden*, Leiden 1913, p. LXXXVII.

²¹ En réalité, tout au commencement, il n'existait rien que sept États Hausa: Daoura, Kano, Rano, Zeg-Zeg (Zaria), Gobir, Katsena et Biram (cf., R. Cornevin, *Histoire des peuples de l'Afrique noire*, Paris 1960, p. 319). C'étaient les dénommes „États haoussa purs“. Plus tard, se sont formés sept nouveaux royaumes hausa, où Hausa formaient une classe dominante. Ces royaumes s'appelaient „les États illicites“.

D'après ce passage on peut tirer la conclusion que, au XII s. ce n'était plus qu'un seul de ces royaumes hausa qui restait fidèle à l'islam.

²² Dalālet (دلالة) — à côté de la signification 'action de montrer le chemin, de conduire', 'indication', 'direction' (cf., J. T. Zenker, *op. cit.*, t. II, p. 433) — peut aussi signifier sous la forme دلال 'Händlergewerbe' (cf., H. Wehr, *Arabisches Wörterbuch*, Leipzig 1956, p. 260), ce qui serait tout de même en désaccord avec le fait que les Hausa étaient de tout temps connus pour être marchands et courtiers. À moins qu'il ne s'agisse ici de façon concrète, du commerce des esclaves, ce qu'on serait tenté d'admettre vu la phrase suivante.

²³ Awgila est située sur la piste de caravanes qui relie Sīva en Égypte et Garabūb à la Tripolitaine et au Fezzān, par Marada et la Gofra. Awgila est connue depuis Hérodote et depuis les autres Anciens. Ibn Hawqal (IV/X s.) la signale comme une petite ville rattachée depuis peu à la province de Barqa. Au V/XI s., al-Bakrī en parle comme d'une agglomération importante, avec plusieurs mosquées et bazars. Awgila a été occupée par les Turcs, en 1640 (cf., J. Despois, art. „Awdjila“, *Encyclopedie de l'islam*, n. éd., Leiden, Paris 1958, t. I, p. 785—786).

Outre cela, dans le chapitre où l'auteur décrit l'aspect des représentants de certaines tribus africaines il dit, à propos de ceux de Bornū et d'Afnū, ce qui suit:

„... May Bornu kavminin gözleri kizil kizil ve Afnū kavminin gözleri saridir“²⁴.

„... les yeux du peuple Bornū sont tout-à fait rouges, ceux du peuple Afnū, jaunes“.

Teresa Ciecierska-Chlapowa

TURKIC GEOGRAPHIC NAMES QAČĪ AND QAČĪ SARĀYĪ IN CRIMEA

The late Professor Jean Deny in his study *Le passé et le nom turcs d'Odessa* (JA, v. CCXLIX, 1961, fasc. 1, p. 39—61) concerned himself, among other matters, with three geographic names from regions contiguous to Odessa, or similar to its Turkish name. The three names are *Kuyalnik*, the name of a river, or rather of three rivers flowing among the marshes south-west of Odessa; *Mayak*, the name of a ford on the Dniestre, and *Qačĭ sarāyĭ*, the name of a place in Crimea. Some of the points of Professor Deny's work relating to these three names have seemed contestable to me; in the present paper I will restrict myself to discussing the name of *Qačĭ sarāyĭ*.

This toponym is quoted in the final „Nota“ (p. 61), to support the Author's thesis according to which the former Turkish name of Odessa should be derived rather from *hoğa* (from Persian *hwāge*), which, among other meanings, means also 'secretary', than from *hāggĭ* 'Muslim pilgrim to Mecca and Medine'. This toponym is derived by him from *qačĭ*, which similarly to *hoğa* means 'secretary', and which is, to quote his words, „une haplogogie pour *kat-čĭ* 'secrétaire', de l'arabe *ḥatt* 'écriture“.

However, we should consider that the toponym *Qačĭ sarāyĭ* — the name of the place of residence of Nūreddĭns — is derived rather from the name of the river *Qačĭ* flowing there, which gave its name equally to a Tatar village contiguous to it¹. But can a river possibly be called

²⁴ Evliya Çelebi, *op. cit.*, t. X, p. 659.

¹ Evliya Çelebi, *Seyāhat-nāme*, v. VII, Istanbul 1928, p. 572 mentions explicitly *nehr-i Qačĭ* 'the river Qačĭ' and the *qariye-yi Qačĭ* 'village Qačĭ'. Further on, pp. 589, 599, 605 and 650, he mentions merely *Qačĭ deresi* (*dereleri*) 'the valley (valleys) upon [the river] Qačĭ'. The name *Qačĭ sarāyĭ*, known from the official Crimean correspondence, appears explicitly as the capital of Nūreddĭns in the History of Khan

qačĭ 'secretary'? Well, yes: we find an instance in the Polish-Ukrainian hydronym *Sekretarka*, the name of a tributary of the river Boh in the Ukraine², derived from Pol. *sekreтарь* ~ Ukr. *sekreтарь* 'secretary'. Our point, nevertheless, is that the word *qačĭ* 'secretary' seems to have been unknown to Crimean dialects³, and so to explain the name of the river *Qačĭ* (and then the names of the village and of the residence of the Nūreddĭns derived from it) it would be much simpler and more convenient to reach back to the word *qačĭ* 'a river-dam protecting against inundations', attested in some Turkic languages⁴.

There is no mention whatever of dams on the Crimean river *Qačĭ*, but it seems incontestable that the name of that mountain stream noted as it was for frequent catastrophic floods⁵, contains a record

Islam Gerey III (Brit. Mus., MS. Turk. Add. 7870). Evliya Çelebi, *op. cit.*, VII, 589 as well as the History of Islam Gerey III, f 4v spell the first part of this name as حاجي, which recalls the title of the Muslim pilgrims. We know, however, that this title was pronounced in Crimea as *ağĭ*. The recorded name *Qačĭ* spellt H'GY in view of the prevailing spelling with Q and Č may be thus an expression of the tendency amongst the higher circles in Crimea to achieve a pseudocorrect or „scholarly“ enunciation. The Russian name of the river and the village *Qačĭ* is *Kača*; it has been preserved till the present day. On the river *Qačĭ* — *Kača* cp. P. Semenov, *Geografičesko-statističeskiy slovar' Rossiyskoy Imperii*, II, S. Petersburg 1865, p. 548 s. v. *Kača*; on the village under discussion a recent mention has been made in the official publication *Ukrayinśka SRR. Administrativno-teritorialniy podil na 1 sičnya 1962 roku*, Kiev 1962, p. 104. Finally it should be added that V. D. Smirnov, *Krimskoe khanstvo pod verkhovenstvom Otomanskoy Porti do načala XVIII veka*, 1887, p. 322 (footnote) expressed his unfounded doubts in the actual existence of a village called *Qačĭ*.

² Cp. *Słownik geograficzny Królestwa Polskiego i innych krajów słowiańskich*, X, Warszawa 1889, p. 421.

³ Professor J. Deny was referring to the dictionary by Radloff, II, 338 and 376. Radloff, II, 338 quotes „*Kačĭ* = *katčĭ* 'der Schreiber'“ from the Sagaian dialect; II, 304 (and not 376) he quotes „*katčĭ* (*kat* + *čĭ*) = *kačĭ*...“ in Teleutic and Shoric.

⁴ Cp. the dictionaries by Zenker, II, 677 and by Radloff, II, 339 (both authors made reference to the *Čagataische Sprachstudien* by Vambery); L. Budagov, *Sravnitelniy slovar' turecko-tatarskikh narečĭy*, II, S. Petersburg 1871, p. 7 (*qačĭ* 'dam...' quoted from Khiva); A. Starčevskiy, *Sputnik russkago čeloveka v Sredney Azii...*, S. Petersburg 1878, p. 99 (*qačĭ* 'dam...' with the remark that it is a „Tatar“ word).

⁵ Cp. P. Semenov, *loc. cit.*